

CHAPITRE XLII

Vinicius, donnant à la hâte l'ordre à quelques esclaves de le suivre, sauta à cheval et se lança au milieu de la nuit profonde, par les rues désertes d'Antium, dans la direction de Laurentum. Sous le coup de la terrible nouvelle, il se sentait devenir fou et, par instants, ne se rendait plus compte de ce qu'il faisait ; il éprouvait le sentiment que le malheur avait sauté en croupe derrière lui et lui criait aux oreilles : Rome est en feu ! et le cinglait, et cinglait son cheval, et les précipitait dans ce feu. Sa tête nue couchée sur l'encolure de la bête, il allait, vêtu seulement de sa tunique blanche, à l'aventure, sans voir devant lui, sans prendre garde aux obstacles où il eût pu se briser. Dans le silence de la nuit calme et étoilée, cavalier et cheval, baignés par la clarté de la lune, semblaient une apparition. L'étalon d'Idumée, les oreilles couchées, l'encolure tendue, passait comme une flèche devant les cyprès immobiles et les blanches villas qu'ils abritaient. Çà et là, le choc des sabots sur les dalles réveillait des chiens qui accompagnaient de leurs aboiements la chevauchée fantôme, puis hurlaient à la lune. Les esclaves qui galopaient derrière Vinicius, sur des chevaux beaucoup moins rapides, avaient vite été distancés. Il traversa seul Laurentum endormie, tourna du côté d'Ardée, où, comme à Aricie, à Bovilla et à Ustrinum, il avait posté des relais qui lui permirent de franchir rapidement la distance qui le séparait de Rome. Et il exigea de sa monture tout ce qu'elle pouvait donner.

Au-delà d'Ardée, il lui sembla que le nord-est s'empourprait. C'était peut-être l'aube matinale, car la nuit était avancée et le jour se levait tôt en juillet. Mais Vinicius ne put réprimer un cri de désespoir et de rage en songeant que c'était plutôt la lueur de l'incendie. Il se souvenait des paroles de Lecanius : « La ville

n'est plus qu'une mer de flammes » ; et, un instant, il craignit de devenir fou, car il n'espérait plus pouvoir sauver Lygie, ni même arriver aux portes avant que Rome fût un monceau de cendres. Ses pensées volaient devant lui, plus vite que son cheval, telle une nuée d'oiseaux noirs horribles, sinistres. Il ignorait dans quel quartier avait éclaté l'incendie, mais il supposait que le Transtevère, avec ses maisons serrées, ses dépôts de bois et ses frêles baraques où l'on vendait des esclaves, avait dû le premier être la proie des flammes.

Les incendies étaient fréquents à Rome, fréquemment aussi accompagnés de violences et de pillage, surtout dans les quartiers habités par la gent pauvre et à demi-barbare. Il ne pouvait en être autrement dans le Transtevère, ce nid de gueux venus de tous les coins du monde. Comme un éclair passa dans la tête de Vinicius l'image d'Ursus et de sa force colossale ; mais que pouvait un homme, même un Titan, devant la force dévastatrice du feu ? Rome était également depuis longtemps sous la menace d'une révolte des esclaves. On disait que des centaines de milliers d'entre eux rêvaient des temps de Spartacus, et n'attendaient qu'une occasion pour s'armer contre leurs oppresseurs et contre la ville. Et voici que cette occasion se présentait. Peut-être qu'avec l'incendie se déchaînaient le massacre et la guerre civile. Peut-être les prétoriens s'étaient-ils rués par la ville, pour en exterminer les habitants par ordre de César. Et soudain ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Il se souvenait de ces conversations récentes où César, avec une singulière insistance, faisait toujours allusion aux villes incendiées, de ses lamentations de ce qu'il lui fallait décrire une ville en feu sans en avoir vu une, de sa réponse dédaigneuse quand Tigellin lui avait proposé d'incendier Antium ou une ville en planches construite à cet effet, enfin, de ses récriminations contre Rome et les ruelles nauséabondes de Suburre. Oui ! c'était César qui avait ordonné de brûler la ville. Lui seul avait pu l'oser, comme seul Tigellin avait pu se charger d'une pareille mission. Et si Rome brûlait par son ordre, qui donc pouvait garantir que, par ce même ordre, la population ne serait pas égorgée ? Le monstre en était capable. Ainsi, l'incendie, la rébellion des esclaves et le carnage ; quel horrible chaos, quel déchaînement des éléments destructeurs et de la fureur des hommes, et, au milieu de tout cela, Lygie !

Les gémissements de Vinicius se mêlaient au souffle haletant du cheval, qui épuisait ses dernières forces sur la rude montée précédant Aricie. Qui arracherait Lygie de la ville en flammes ? Qui pourrait la sauver ? Vinicius, courbé sur sa monture, crispait ses doigts dans la crinière, prêt à mordre le cou de la bête. À ce moment, un cavalier, également lancé comme un ouragan, jeta, en croisant Vinicius : « Rome est perdue ! » et passa. Un mot frappa encore les oreilles de Vinicius : « Les dieux... ». Le reste s'effaça dans le bruit des sabots. Mais ce mot « dieux » lui rendit sa présence d'esprit. Il leva la tête et, les bras tendus vers le ciel plein d'étoiles, il se mit à prier :

« Ce n'est pas vous que j'implore, vous dont les sanctuaires s'écroulent dans les flammes, mais Toi !... Tu as souffert toi-même, toi seul es miséricordieux ! Seul tu as compris la douleur humaine ! Tu es venu sur la terre pour enseigner la pitié aux hommes. Aie pitié ! Si tu es tel que le disent Pierre et Paul, sauve ma Lygie. Prends-la dans tes bras et porte-la hors des flammes. Tu le peux ! Rends-la-moi, et je te donnerai tout mon sang. Et, si tu ne veux le faire pour moi, fais-le pour elle. Elle t'aime, elle a foi en toi. Tu promets la vie et le bonheur après la mort ; mais le bonheur après la mort ne lui échappera pas, et elle ne veut pas mourir encore. Laisse-la vivre. Prends-la dans tes bras et porte-la hors de la ville. Tu le peux, et, si tu ne le voulais pas... »

Il s'arrêta, sentant que sa prière devenait une menace. Or, il craignait d'offenser la Divinité au moment où il avait le plus besoin de sa miséricorde et de sa pitié. Il s'effraya à cette seule pensée et, pour répudier jusqu'à l'ombre d'une menace, il cravacha plus violemment sa monture : les blanches murailles d'Aricie, sise à mi-chemin de Rome, s'éclairaient devant lui des rayons de la lune. Peu après, il dépassa le temple de Mercure, situé dans un bosquet voisin de cette ville. Sans nul doute, on y connaissait la catastrophe, car, devant le temple, régnait un mouvement inusité. À la lueur des torches, Vinicius distingua, sur les degrés et entre les colonnes, des gens qui couraient se mettre sous la protection du dieu. Le chemin n'était plus désert comme au-delà d'Ardée. La foule se dirigeait vers le bois par des sentiers latéraux, et, sur la grande route, stationnaient aussi des groupes qui s'écartèrent précipitamment devant le cavalier. Des bruits de voix montaient

de la ville. Vinicius y entra comme la foudre, renversant, piétinant des gens. De tous côtés il entendait crier : « Rome est en feu, la ville brûle ! Dieux, sauvez Rome ! »

Le cheval buta, mais, retenu par un poignet solide, il s'affaissa sur son arrière-train, devant l'auberge où Vinicius avait un relais. Les esclaves, semblant attendre le maître, se tenaient sur la porte, et, dès le premier signal, ils lui préparèrent une monture fraîche. Vinicius, apercevant un détachement de dix prétoriens à cheval qui, sans doute, allaient porter des nouvelles à Antium, bondit vers eux et questionna :

« Quelle partie de la ville brûle ?

– Qui es-tu ? demanda le décurion.

– Vinicius, tribun militaire et augustin. Réponds, si tu tiens à ta tête !

– L'incendie, Seigneur, a éclaté dans des baraques voisines du Circus Maximus. Lorsqu'on nous a envoyés, le centre de la ville brûlait.

– Et le Transtévère ?

– Jusqu'ici le feu ne l'a pas atteint ; mais il envahit sans cesse de nouveaux quartiers avec une violence insurmontable. La chaleur et la fumée tuent les habitants et aucun salut n'est possible. »

À ce moment, on amenait un cheval frais à Vinicius qui l'enfourcha et reprit sa course.

Il galopait vers Albanum, laissant à sa droite Albe-la-Longue et son superbe lac. Passé Aricie, la route montait en pente ardue, cachant également l'horizon ainsi qu'Albanum, situé sur l'autre pente. Mais Vinicius savait qu'une fois arrivé au sommet il découvrirait non seulement Bovilla et Ustrinum, où l'attendaient des chevaux de relais, mais aussi Rome : en effet, par-delà Albanum, la voie Appienne s'engageait dans la plaine Campanie, coupée seulement par les aqueducs qui se dirigeaient vers la ville, et sans rien qui pût masquer la vue.

« De là-haut, j'apercevrai les flammes », se disait-il, et il talonna de nouveau son cheval.

Mais, avant qu'il eût gagné le sommet, le vent le fouetta au visage et une odeur de fumée le prit aux narines. En même temps la colline se dorait de faibles lueurs.

« L'incendie ! » pensa Vinicius.

Cependant, la nuit avait pâli depuis longtemps, et sur toutes les hauteurs environnantes se jouaient des reflets roses et dorés qu'on pouvait prendre aussi bien pour les lueurs de l'incendie que pour celles de l'aube. Enfin Vinicius arriva au sommet et un affreux spectacle s'offrit à sa vue.

La vallée était emplie d'un unique nuage de fumée, gigantesque, rampant, noyant les aqueducs, les villas, les arbres : et, au bout de cette immense étendue grise, brûlait la Ville sur ses sept collines.

Pourtant, l'incendie ne s'élevait pas en colonne de feu, comme il arrive quand un édifice brûle isolément. C'était un long et large ruban rappelant la traînée de l'aurore, surmonté d'un rempart de fumée, ici très noire, là teintée de rose ou de sang, tassée, épaisse, et ondulant comme un serpent qui s'enroule et se déroule. Ce monstrueux rempart semblait même parfois envahir le ruban de feu, le réduire aux proportions d'un lacet ; puis, de nouveau, il s'illuminait d'en bas et ses replis inférieurs se transformaient en vagues flamboyantes. Le feu et la fumée s'étendaient d'un bout de l'horizon à l'autre, le limitant comme une étroite ceinture de forêt. On ne distinguait plus les monts Sabins.

Au premier coup d'œil, il sembla à Vinicius que ce n'était pas seulement la ville qui brûlait, mais le monde entier, et que pas un être ne s'échapperait de cet océan de feu et de fumée.

Le vent qui venait du côté de l'incendie apportait des parcelles de suie, qui commençaient même à recouvrir les objets environnants. Le jour s'était levé tout à fait et le soleil irradiait les sommets qui ceinturaient le lac Albain. Mais les rayons d'or pâle du matin n'arrivaient qu'à travers la fumée, d'un roux morbide. Plus Vinicius descendait vers Albanum, et plus il s'enfonçait dans cette fumée qui s'épaississait à mesure. La petite ville elle-même en était complètement submergée. Les habitants inquiets remplissaient les rues, et l'on ne pouvait songer sans terreur à ce qui devait se passer à Rome, car ici déjà l'on respirait mal.

Vinicius fut repris de désespoir et de terreur. Pourtant, il s'efforça de réagir. « Il est impossible que le feu ait pris brusquement, de toutes parts ; le vent souffle du nord et chasse la fumée par ici ; de l'autre côté il n'y en a pas et le Transtévère, séparé par le fleuve, est peut-être indemne ; en tout cas, Ursus et Lygie n'auront

eu qu'à franchir la porte Janicule pour être à l'abri du danger. Il est tout aussi impossible que la population entière ait péri, et que cette ville, reine du monde, soit rayée avec ses habitants de la surface du sol. Même quand, dans les villes prises, le carnage et le feu sont déchaînés à la fois, un certain nombre d'habitants restent saufs : pourquoi donc Lygie devrait-elle absolument périr ? D'ailleurs, sur elle veille un Dieu qui a vaincu la mort. » Il se mit à prier, et, suivant l'habitude qu'il avait prise, à implorer le Christ en lui promettant des offrandes.

Quand il eut traversé Albanum, dont presque toute la population se tenait sur les toits et dans les arbres pour voir Rome, il se rassura et envisagea les choses avec plus de sang-froid. Outre Ursus et Linus, l'apôtre Pierre veillait sur Lygie, et le souvenir de celui-ci lui remit de l'espoir au cœur. L'apôtre Pierre lui apparaissait toujours comme un être incompréhensible, quasi surnaturel. Dès l'instant où, pour la première fois, il l'avait entendu à l'Ostriarium, il avait gardé l'étrange impression que chaque parole de ce vieillard était et devait rester vraie (il l'avait écrit déjà d'Antium à Lygie). Ayant connu plus intimement l'Apôtre durant sa maladie, cette impression s'était fortifiée encore jusqu'à devenir enfin une foi inébranlable. Pierre ayant béni son amour et lui ayant promis Lygie, celle-ci ne pouvait périr dans les flammes. La ville pouvait se consumer sans qu'une étincelle tombât sur les vêtements de la jeune fille. Exalté par une nuit d'insomnie, une course vertigineuse et des émotions poignantes, Vinicius croyait maintenant tout possible : Pierre arrêterait les flammes d'un signe de croix, les écarterait d'un mot, et ils passeraient sans danger au milieu d'une allée de feu. Au surplus, Pierre connaissait l'avenir : il avait à coup sûr prévu la calamité présente et, dès lors, comment n'eût-il pas emmené les chrétiens hors des murs, surtout cette Lygie qu'il aimait comme sa propre enfant ? Son cœur se dilatait sous l'espoir grandissant. S'ils étaient en fuite, il les trouverait peut-être à Bovilla ou les rencontrerait en route. D'un instant à l'autre il allait voir apparaître le visage adoré, émergeant de la fumée qui traînait en nappes toujours plus épaisses sur la Campanie.

C'était d'autant plus vraisemblable qu'il croisait nombre de gens fuyant la ville et se dirigeant vers les monts Albains ; sortis de la région du feu, ils cherchaient à s'évader de celle de la fumée.

Vers l'entrée d'Ustrinum, il lui fallut ralentir sa course, tant la route était encombrée. À côté de gens à pied, leurs hardes sur le dos, il voyait des chevaux et des mulets chargés de bagages, des chariots, et enfin des litières portant des citoyens plus opulents. Ustrinum était tellement bondé de fuyards qu'on s'y frayait avec peine un passage. Au marché, sous les colonnes des temples et dans les rues, c'était une fourmilière. Çà et là, on dressait des tentes qui devaient abriter des familles entières. Beaucoup campaient en plein air, poussant des cris, invoquant les dieux ou gémissant sur leur sort. Dans cette cohue, un renseignement était impossible à obtenir. Ceux à qui s'adressait Vinicius restaient muets ou, levant sur lui des yeux hagards et terrifiés, clamaient que la ville allait périr et le monde avec elle. Rome vomissait sans répit de nouvelles masses d'hommes, de femmes et d'enfants, qui augmentaient le trouble et le vacarme. D'aucuns, ayant perdu leurs proches, les réclamaient avec désespoir. D'autres se battaient pour un abri. Des pâtres campaniens, gens à demi sauvages, avaient envahi la bourgade, moins pour avoir des nouvelles qu'attirés par l'espoir d'une rafle dans ce désordre général. Çà et là des esclaves de tous pays et des gladiateurs s'étaient mis à piller les maisons et les villas, en lutte ouverte contre les soldats qui voulaient défendre les habitants.

Vinicius aperçut près de l'auberge, et entouré d'une troupe d'esclaves bataves, le sénateur Junius, qui fut le premier à lui donner des renseignements exacts sur l'incendie. Le feu, en effet, avait éclaté près du Grand Cirque, dans le voisinage du Palatin et du mont Cœlius, et il s'était propagé si rapidement que bientôt tout le centre avait été envahi. Jamais, depuis le temps de Brennus, un aussi effroyable désastre n'avait frappé la ville. « Le Cirque entier, les boutiques et les maisons qui l'entourent, disait Junius, sont en cendres ; l'Aventin et le Cœlius sont en feu. Le fléau, après avoir contourné le Palatin, a envahi les Carines... »

Et Junius, qui possédait aux Carines une merveilleuse *insula* bondée d'œuvres d'art dont il avait la passion, saisit une poignée de poussière, la répandit sur sa tête et se mit à gémir.

Vinicius le secoua par les épaules.

« Ma maison est aux Carines, dit-il, mais, puisque tout périt, qu'elle périsse aussi ! »

Puis il se souvint qu'il avait conseillé à Lygie de se transporter dans la maison des Aulus, et il demanda :

« Et le Vicus Patricius ?

– En feu, répondit Junius.

– Et le Transtévère ? »

Junius le regarda, surpris :

« Qu'importe le Transtévère ? répondit-il en pressant de ses mains ses tempes qui éclataient.

– Je tiens plus au Transtévère qu'à tout le reste de Rome ! gronda Vinicius avec emportement.

– Alors, il ne te sera guère accessible que par la voie du Port, car près de l'Aventin, le feu t'étoufferait... Le Transtévère ?... Je ne sais pas. Peut-être que lors de mon départ le feu ne l'avait pas encore atteint : les dieux seuls le savent... »

Après quelque hésitation, Junius reprit à voix basse :

« Je sais que tu ne me trahiras pas : je te dirai donc ce n'est pas un incendie ordinaire. On a empêché de porter secours au Cirque... Quand les maisons ont commencé à flamber, j'ai entendu, de mes propres oreilles, hurler par des milliers de voix : "Mort aux éteigneurs !" Des gens parcourent la ville en jetant dans les maisons des torches allumées... D'autre part, le peuple se révolte, crie qu'on brûle la ville par ordre. Inutile d'en dire plus. Malheur à la ville, malheur à nous tous, malheur à moi ! Aucun langage humain ne saurait exprimer ce qui se passe là-bas. Les habitants périssent au milieu des flammes, s'entretuent dans le tumulte... C'est la fin de Rome !... »

Il répéta encore : « Malheur ! Malheur à la ville ! Malheur à nous ! »

Vinicius, lui, avait foncé avec son cheval sur la voie Appienne.

Mais il lui était difficile d'avancer. Un fleuve d'hommes et de chars roulait à sa rencontre. Il voyait, comme s'il l'eût tenue dans le creux de sa main, la ville entière ensevelie dans ce monstrueux incendie... Cette mer ignée vomissait une chaleur atroce et le vacarme humain ne pouvait couvrir le crépitement et le sifflement des flammes.

CHAPITRE XLIII

À mesure que Vinicius se rapprochait des murs de la ville, il se rendait compte qu'il lui avait été plus facile d'arriver jusqu'à Rome qu'il ne l'était d'y pénétrer. Il y avait une telle foule sur la voie Appienne qu'on ne pouvait avancer. Des deux côtés, les maisons, les champs, les cimetières, les jardins et les temples étaient transformés en campements. Le temple de Mars, tout près de la porte Appienne, avait été forcé par la foule, en quête sanglante pour la possession des grands mausolées. Tout le désordre d'Ustrinum n'était qu'une pâle image de ce qui se passait dans la ville même.

Il ne subsistait plus aucun respect pour le droit, la loi, les fonctions publiques, les liens de la famille et la distinction des classes. Des esclaves bâtonnaient des citoyens ; des gladiateurs ivres du vin volé à l'Emporium parcouraient en bandes et avec des cris sauvages les campements, bousculant les gens, les piétinant et les dépouillant. Nombre de Barbares en vente dans la ville s'étaient enfuis de leurs baraquements. L'incendie et la ruine de Rome marquaient pour eux la fin de la servitude et l'heure de la vengeance : et, tandis que la population autochtone tendait avec désolation les bras vers les dieux, ils se jetaient sur elle, dévalisant les hommes et molestant les jeunes femmes. À eux s'étaient joints des esclaves en service depuis longtemps, des misérables uniquement vêtus d'une ceinture de laine aux hanches, population invisible le jour dans les rues et dont l'existence était presque insoupçonnée à Rome. Ces rassemblements d'Asiatiques, d'Africains, de Grecs, de Thraces, de Germains et de Bretons, baragouinant dans toutes les langues, sauvages et déchaînés, croyaient l'instant venu de prendre leur revanche de tant d'années de souffrances et de misères.

Au milieu de cette foule agitée, à la lueur du jour et de l'incendie, se montraient les casques des prétoriens, sous la protection de qui se mettaient les citoyens paisibles ; par endroits, ils devaient attaquer eux-mêmes la canaille en délire. Vinicius avait vu des villes forcées, mais jamais il n'avait assisté à un tel chaos, où se mêlaient le désespoir, les larmes, les gémissements, la joie sauvage, la fureur et la licence. Au-dessus de cette foule affolée mugissait l'incendie, et la plus puissante ville du monde brûlait sur ses collines, enveloppée d'un souffle embrasé et de nuages de fumée qui obscurcissaient complètement le ciel.

Après des efforts inouïs, et risquant à tout instant sa vie, le jeune tribun put gagner cependant la porte Appienne : là, il s'aperçut que par le quartier de la porte Capène il ne lui serait pas possible de pénétrer dans la ville, non pas tant seulement à cause de la foule, mais aussi de la chaleur torride qui, même avant la porte, faisait vibrer l'air. Le pont, près de la porte Trigène, vis-à-vis le temple des Bonnes-Déeses, n'existait pas encore et il fallait, pour traverser le Tibre, gagner le pont Sublicius, c'est-à-dire couper une partie de la ville, l'Aventin, complètement embrasée. C'était chose matériellement impossible.

Vinicius comprit qu'il fallait rétrograder vers Ustrinum, quitter la voie Appienne, franchir le fleuve au-dessous de la ville et gagner la voie du Port, qui mène tout droit au Transtévère. La chose n'était guère plus facile, attendu le désordre croissant qui régnait sur la voie Appienne. Il eût fallu s'ouvrir la voie l'épée à la main et, surpris par l'annonce de l'incendie, Vinicius n'avait pris aucune arme.

Mais, près de la fontaine de Mercure, il aperçut un centurion qu'il connaissait et qui, à la tête de quelques dizaines de prétoriens, défendait l'accès de l'enceinte du temple. Il lui donna l'ordre de le suivre, et le centurion, reconnaissant le tribun et l'augustan, n'osa se soustraire à son ordre.

Vinicius prit donc le commandement de cette troupe et, oublieux des préceptes de Paul sur l'amour du prochain, il fondit en pleine cohue avec une ardeur fatale à ceux qui ne savaient se ranger à temps. Il était poursuivi de malédictions et de pierres, mais il n'y prenait garde, voulant au plus tôt atteindre un endroit libre. Cependant, on n'avancait qu'au prix des plus grands efforts.

Ceux qui campaient déjà refusaient le passage et maudissaient tout haut César et les prétoriens. Par instants, la foule se montrait hostile. Aux oreilles de Vinicius arrivaient des voix qui accusaient Néron d'être l'incendiaire. On menaçait ouvertement de mort lui et Poppée. Des cris : « Pitre ! Histrien ! Matricide ! » retentissaient de toutes parts. Les uns proposaient de le jeter au Tibre ; d'autres criaient que Rome avait montré assez de patience. Il était évident que ces menaces pouvaient facilement dégénérer en révolte ouverte et que, pour cela, il suffisait à la foule de trouver un chef. En attendant, sa fureur et son exaspération se tournaient contre les prétoriens qui ne pouvaient se dégager de la cohue, la voie étant également encombrée par des tas de malles et de caisses pleines de provisions, de berceaux, de lits, de chars et de litières arrachés à l'incendie. Çà et là, il y avait des bagarres ; mais les prétoriens avaient vite raison de la foule sans armes. Vinicius avec eux avait traversé non sans peine dans toute leur largeur les voies Latine, Numicienne, Ardéatine, Lavinienne et Ostienne, contournant les villas, les jardins, les cimetières et les temples. Enfin, il atteignit le Vicus Alexandri, bourg derrière lequel il passa le Tibre : il y avait là moins d'encombrement et de fumée. Il y apprit par des fuyards que quelques ruelles seulement du Transtévère avaient été atteintes par le feu, mais que sans doute rien n'y échapperait, puisque des individus le propageaient à dessein et empêchaient de l'éteindre, déclarant agir par ordre. Le jeune tribun ne doutait plus du tout à présent que César n'eût ordonné d'incendier Rome, et la vengeance réclamée par les foules lui sembla juste. Qu'eût donc fait de plus Mithridate ou, tout autre des ennemis les plus acharnés de Rome ? Le vase était débordé, la folie était devenue trop monstrueuse et l'existence absolument intolérable ; Vinicius était convaincu que l'heure fatale avait sonné pour Néron, que la ville en s'écroulant devait écraser et écraserait le monstrueux pitre chargé de tous les crimes. Qu'un homme assez audacieux se mît à la tête de la population exaspérée, et en quelques heures l'événement serait accompli. Et des pensées hardies, des idées de vengeance lui passèrent dans l'esprit. Pourquoi pas lui ? La famille des Vinicius, qui comptait toute une lignée de consuls, était connue de tous les Romains. Un nom suffisait à la foule. Une fois déjà, lorsque quatre cents esclaves du préfet Pedanius Secundus avaient

été condamnés à mort, on s'était trouvé à deux doigts de l'émeute et de la guerre civile. Que serait-ce donc aujourd'hui, en face de cette horrible calamité dépassant toutes celles que Rome avait vues depuis huit siècles ?

« Celui qui appellera aux armes les Quirites, songeait Vinicius, celui-là détrônera certainement Néron et revêtira la pourpre. » Et pourquoi, lui, Vinicius, ne serait-il pas celui-là ? Il était plus énergique, plus vaillant, plus jeune que les autres augustans... Il est vrai que Néron avait sous ses ordres trente légions campées sur les frontières de l'empire, mais ces légions elles-mêmes, leurs chefs en tête, ne se révolteraient-elles pas en apprenant l'incendie de Rome et de ses temples ? Alors, lui Vinicius, pourrait devenir César. Déjà on racontait à mots couverts parmi les augustans qu'un prophète avait prédit la pourpre à Othon. Ne valait-il pas Othon ? Peut-être que le Christ et sa puissance divine lui viendraient en aide ? Peut-être même était-ce lui qui l'inspirait en ce moment ? « Oh ! s'il en était ainsi ! » s'exclamait Vinicius en lui-même. Alors il se vengerait sur Néron des dangers que courait Lygie et de ses terreurs ; il ferait régner la justice et la vérité, répandrait la doctrine du Christ depuis l'Euphrate jusqu'aux rives brumeuses de la Bretagne, et en même temps vêtirait de pourpre sa Lygie et la ferait souveraine de l'univers.

Mais ces pensées, jaillies de sa tête comme une gerbe d'étincelles jaillit d'une maison en flammes, s'envolèrent comme des étincelles. Il fallait avant tout sauver Lygie. Il voyait le fléau de près ; aussi, la peur le reprit et, en face de cet océan de feu et de fumée, en face de cette terrible réalité, la conviction que l'apôtre Pierre sauverait Lygie l'abandonna. Le désespoir l'envahit de nouveau et il s'engagea sur la voie du Port qui mène directement au Transtévère, pour ne se calmer qu'à la porte, où on lui répéta tout ce que lui avaient dit déjà les fuyards, à savoir que la majeure partie de ce quartier était encore indemne, mais que cependant, en plusieurs endroits, le feu avait traversé le fleuve.

Le Transtévère était plein de fumée et d'une cohue parmi laquelle il était plus difficile encore de se frayer un passage, car les gens, disposant de plus de temps, emportaient et sauvaient plus de choses. La principale voie, celle du Port, était encombrée par endroits, et près de la Naumachie d'Auguste étaient entassés des

objets de toutes sortes, dans lesquels la fumée s'était amassée plus épaisse. Les ruelles étroites étaient totalement infranchissables. Leurs habitants fuyaient par milliers et Vinicius assistait à d'horribles scènes. Parfois, deux courants humains se heurtaient dans un passage étroit, et c'était une lutte à mort. Les hommes se battaient et se piétinaient. Des familles étaient séparées dans la mêlée, des mères appelaient leurs enfants avec des cris de désespoir. Vinicius frémit à la pensée de ce qui devait se passer à proximité des flammes. Au milieu des cris et du tumulte, on ne pouvait obtenir un renseignement ou comprendre la réponse. Par instants, de la rive opposée, descendaient lentement de nouveaux tourbillons de fumée, tellement noirs et pesants qu'ils roulaient au ras du sol, enveloppant les maisons, les hommes, toutes les choses, de ténèbres. Mais le vent qui accompagnait l'incendie les dissipait, et Vinicius pouvait alors avancer vers la ruelle où se trouvait la maison de Linus. La lourdeur de cette journée de juillet, augmentée de la chaleur qui arrivait de la partie incendiée de la ville, était devenue insupportable. La fumée cuisait les yeux et coupait la respiration. Les habitants qui avaient espéré que les flammes ne traverseraient pas le fleuve et étaient restés chez eux commençaient à abandonner leurs maisons et la cohue croissait à mesure. Les prétoriens qui accompagnaient Vinicius étaient restés en arrière. Dans cette mêlée, son cheval, blessé à la tête d'un coup de marteau, se cabrait et refusait d'obéir. On reconnut l'augustan à sa riche tunique et aussitôt des cris éclatèrent : « Mort à Néron et à ses incendiaires ! » Un danger imminent menaçait Vinicius. Déjà des centaines de bras se levaient contre lui. Mais son cheval effrayé l'emporta hors de la foule, en piétinant les assaillants, et un nouveau tourbillon de fumée noire obscurcit la rue. Vinicius, constatant qu'il ne pourrait passer avec son cheval, mit pied à terre. Il courut. Il se glissait le long des murs et parfois attendait que la masse des fuyards l'eût dépassé. Au fond de lui-même, il se disait que ses efforts étaient vains. Peut-être que Lygie n'était plus dans la ville et avait pu s'enfuir ; et puis, il eût été plus facile de retrouver une aiguille sur le rivage de la mer que n'importe qui dans ce chaos. Pourtant, fût-ce au prix de sa vie, il voulait atteindre la maison de Linus. De temps en temps il s'arrêtait et se frottait les yeux. Ayant arraché un pan de sa tunique, il s'en boucha le nez et la bouche

et reprit sa course. Plus il approchait de la rivière et plus la chaleur se faisait terrible. Sachant que l'incendie avait éclaté près du grand Cirque, il crut d'abord que cette chaleur provenait de ses décombres et de ceux du Forum Boarium et du Velabrium situés dans le voisinage et sans doute détruits par les flammes. Vinicius rencontra un dernier fuyard, un vieillard avec des béquilles, qui lui cria : « N'approche pas du pont Cestius, l'île entière est en feu ! » En effet, on ne pouvait plus se faire illusion. Au tournant du Vicus Judeorum, où s'élevait la maison de Linus, le jeune tribun aperçut les flammes au milieu d'un nuage de fumée : non seulement l'île était en feu, mais aussi le Transtévère, et bien certainement l'extrémité de la ruelle où demeurait Lygie.

Vinicius se souvint que la maison de Linus était entourée d'un jardin derrière lequel, du côté du Tibre, se trouvait un terrain sans constructions. Cette pensée lui rendit du courage. Les flammes avaient pu s'arrêter devant cet espace vide. Dans cet espoir, il se remit à courir, bien que chaque souffle de vent apportât non plus seulement de la fumée, mais des milliers d'étincelles qui pouvaient porter le feu à l'autre bout de la ruelle et lui couper la retraite.

Enfin, à travers le rideau de fumée, il aperçut les cyprès du jardin de Linus. Déjà les maisons situées derrière le terrain vague flambaient comme des tas de bois, mais la petite *insula* de Linus était encore intacte. Vinicius jeta au ciel un regard reconnaissant et, bien que l'air même fût devenu incandescent, il bondit vers la porte. Elle était entrebâillée : il la poussa et se précipita à l'intérieur.

Dans le jardinet, pas une âme, et la maison semblait absolument déserte.

« Peut-être que la fumée et la chaleur leur ont fait perdre connaissance », songea Vinicius.

Et il se mit à crier :

« Lygie ! Lygie ! »

Rien ne répondit. Dans ce silence, on ne percevait que le grondement lointain de l'incendie.

« Lygie ! »

Soudain parvint à ses oreilles cette voix sinistre qu'une fois déjà il avait entendue dans ce jardin. Dans l'île voisine, le feu s'était

sans nul doute déclaré au *vivarium* proche du temple d'Esculape, et les animaux, parmi lesquels les lions, commençaient à rugir de frayeur. Vinicius frissonna des pieds à la tête. Pour la seconde fois, alors que toutes ses pensées étaient concentrées sur Lygie, résonnaient ces voix effrayantes, présage de malheur.

Mais ce fut une courte impression : le fracas de l'incendie, plus terrible encore que les rugissements des bêtes, le força bientôt à songer à autre chose. Lygie, il est vrai, n'avait pas répondu à ses appels, mais peut-être gisait-elle quelque part ici, évanouie ou étouffée par la fumée. Vinicius s'élança à l'intérieur de la maison. Le petit atrium était désert et envahi par la fumée. En cherchant à tâtons la porte qui menait aux cubicules, il aperçut la lueur vacillante d'un flambeau et, en approchant, il vit le *lararium* où, à la place des dieux, était une croix : sous cette croix brûlait une veilleuse. Rapide comme l'éclair, une pensée traversa l'esprit du jeune catéchumène : la croix lui envoyait cette lumière qui l'aiderait à retrouver Lygie. Il prit donc le flambeau et inspecta le premier cubicule.

Personne, là non plus. Pourtant, Vinicius était certain d'avoir retrouvé le cubicule de Lygie, car ses vêtements pendaient à des clous plantés au mur et sur le lit était posé le *capitium*, cette robe ajustée que les femmes portent à même le corps. Vinicius le saisit, y appuya ses lèvres et, le jetant sur son épaule, poursuivit ses recherches.

La maison étant petite, il en eut tôt visité toutes les pièces, jusqu'aux caves. Personne nulle part. Il était clair que Lygie, Linus et Ursus avaient dû, avec les autres habitants du quartier, demander leur salut à la fuite.

« Il faut les chercher dans la foule, hors des portes de la ville », se dit Vinicius.

Il ne s'était pas étonné outre mesure de ne pas les rencontrer sur la voie du Port, car ils avaient pu sortir de la ville par le côté opposé, dans la direction de la colline Vaticane. De toute façon, ils étaient à l'abri des flammes. Il fut alors soulagé comme d'un poids très lourd. Il savait, il est vrai, quel grand danger présentait la fuite, mais en songeant à la force surhumaine d'Ursus, il reprit espoir.

« Il faut fuir d'ici, se disait-il, et, par les jardins de Domitia, atteindre les jardins d'Agrippine. Là-bas je les retrouverai : la fumée n'y est pas suffocante, car le vent souffle des monts Sabins. »

Le moment suprême était venu où il était forcé de songer à son propre salut, car les vagues de flammes se rapprochaient, venant de l'île, et des tourbillons de fumée obstruaient presque entièrement la ruelle. Un courant d'air éteignit le flambeau dont il s'était servi dans la maison. Vinicius gagna la rue en toute hâte et se mit à courir tant qu'il avait de forces vers la voie du Port, par où il était venu. L'incendie semblait le poursuivre de son haleine embrasée, tantôt l'enveloppant de nuages de fumée, tantôt le couvrant d'étincelles qui lui tombaient sur les cheveux, le cou, les vêtements. Sa tunique commençait à roussir à divers endroits ; mais il n'en avait cure et poursuivait sa course, dans la crainte d'être asphyxié. Il avait dans la bouche un goût de brûlé et de suie ; la gorge et les poumons en feu. Le sang affluait à tel point à sa tête que, par instants, tout, la fumée elle-même, lui semblait rouge. Alors il se disait : « C'est un feu qui court : mieux vaut se laisser tomber et périr !... » La course l'avait harassé. Sa tête, son cou et ses épaules étaient inondés d'une sueur qui le brûlait comme de l'eau bouillante. Sans le nom de Lygie, qu'il répétait mentalement, et sans le *capitium* dont il se couvrait la bouche, il fût tombé. Quelques instants après, il était incapable de reconnaître les ruelles qu'il parcourait. Peu à peu il perdait conscience ; il se rappelait seulement qu'il fallait fuir, car là-bas, en rase campagne, l'attendait Lygie, promise à lui par l'apôtre Pierre. Et soudain l'envahit une certitude étrange, née d'une sorte de délire ressemblant à une vision d'agonie, la certitude qu'il verrait Lygie, qu'il l'épouserait et qu'il mourrait aussitôt après.

Alors il courut comme un homme ivre, titubant d'un côté de la rue à l'autre. Brusquement, un changement s'opéra dans le gigantesque brasier qui ensevelissait la ville immense. Là où jusqu'alors le feu avait seulement couvé, tout éclata soudain en une mer de flammes, car le vent avait cessé d'apporter de nouveaux tourbillons de fumée, et ceux qui s'étaient amassés dans les petites rues avaient été dispersés par le souffle furieux de l'air embrasé. Ce souffle projetait devant lui des milliers d'étincelles, si bien que Vinicius courait au milieu d'un nuage de feu. Par contre, il pouvait mieux voir et, sur le point de tomber, il put apercevoir l'issue de la ruelle, ce qui lui rendit des forces. Ayant tourné l'angle, il se trouva dans une rue qui conduisait à la voie du Port et au

Campus Codeta. Les étincelles ne le harcelaient plus. Il comprit que s'il pouvait atteindre la voie du Port, il serait sauvé, quand même il tomberait là inanimé.

Un nuage voilait l'issue de la rue : « Si c'est de la fumée, pensa-t-il, alors je ne sortirai pas. » Il eut un élan de ses dernières forces. En chemin, il jeta sa tunique, qui commençait à le brûler comme une tunique de Nessus, et continua sa course, tout nu, ayant seulement sur la tête et sur la bouche le *capitium* de Lygie. De plus près il reconnut que ce qu'il avait pris pour de la fumée était un nuage de poussière d'où s'échappaient des voix et des cris humains.

« La canaille pille les maisons », songea-t-il.

Néanmoins, il courut du côté de ces voix. Il y avait là, quand même, des hommes qui pourraient lui venir en aide. Dans cet espoir, il se mit à crier de toutes ses forces, implorant du secours. C'était là le suprême effort : le voile devint plus rouge encore devant ses yeux, ses poumons manquèrent d'air, ses forces l'abandonnèrent, et il tomba.

Cependant, on l'avait entendu, ou plutôt aperçu, et deux hommes accoururent avec des gourdes d'eau. Vinicius en saisit une dans ses mains et la vida à moitié.

« Merci, dit-il, remettez-moi sur mes jambes, j'irai plus loin tout seul. »

L'un d'eux lui versa de l'eau sur la tête et tous deux le portèrent vers leurs camarades. On l'entoura, lui demandant s'il n'avait pas reçu un coup trop grave. Cette sollicitude étonna Vinicius.

« Hommes, qui êtes-vous donc ? » questionna-t-il.

– Nous démolissons les maisons pour que l'incendie ne puisse atteindre la voie du Port, répondit l'un des travailleurs.

– Vous m'avez secouru. Je vous remercie.

– Nous ne pouvons refuser de l'aide à notre prochain », repartirent des voix.

Alors, Vinicius, qui ne voyait depuis le matin que hordes féroces, rixes et pillage, regarda avec attention les visages qui l'entouraient et dit :

« Soyez récompensés par... le Christ.

– Gloire à son nom ! s'écrièrent-ils en chœur.

– Et Linus ?... » interrogea Vinicius.

Mais il n'entendit pas la réponse, car, épuisé par les efforts qu'il avait faits, il s'évanouit d'émotion. En revenant à lui, il se trouva dans un jardin du Campus Codeta, entouré de femmes et d'hommes, et ses premières paroles furent :

« Où est Linus ? »

D'abord, il n'y eut pas de réponse ; puis une voix connue de Vinicius dit :

« Il est en dehors de la porte Nomentane ; il est parti pour l'Ostrianum... depuis deux jours... Paix à toi, roi des Perses. »

Vinicius se souleva, puis se rassit, étonné de voir Chilon.

Le Grec reprit :

« Ta maison, Seigneur, est sans doute en cendres, car les Carines sont en flammes ; mais tu seras toujours riche comme Midas. Quel malheur ! Les chrétiens, ô fils de Sérapis, prophétisaient depuis longtemps que le feu détruirait cette ville... Et Linus est dans l'Ostrianum avec la fille de Jupiter... Quel malheur a frappé cette ville ! »

Vinicius se sentit de nouveau défaillir.

« Tu les as vus ? demanda-t-il.

– Je les ai vus, Seigneur !... Grâces soient rendues au Christ et à tous les dieux si j'ai pu payer tes bienfaits par une bonne nouvelle. Mais, divin Osiris, je te les revaudrai, je te le jure par Rome en flammes. »

Le soir descendait sur la terre ; mais dans le jardin il faisait clair comme en plein jour, car l'incendie avait encore augmenté. On eût dit que, non pas des quartiers isolés brûlaient, mais la ville entière, dans sa longueur et dans sa largeur. Tout ce que le regard pouvait embrasser du ciel était rouge et, sur le monde, s'étendait une nuit rouge.

CHAPITRE XLIV

L'incendie de la ville avait tellement embrasé le ciel qu'on n'en distinguait plus les limites.

Derrière les collines surgit la pleine lune, énorme, et qui, prenant soudain les tons du cuivre en fusion, sembla considérer avec étonnement la ruine de la puissante cité. Dans les abîmes empourprés du ciel scintillaient des étoiles également empourprés, et à l'encontre des nuits ordinaires, la terre était plus éclairée que le ciel. Rome, tel un immense brasier, illuminait toute la Campanie. À la clarté sanglante se dessinaient les collines lointaines, les maisons, les villas, les temples et les monuments ; les aqueducs, qui de toutes les hauteurs environnantes descendaient vers la ville, fourmillaient de gens accourus là pour y chercher un refuge ou pour contempler l'incendie.

Cependant, le terrible élément submergeait les quartiers l'un après l'autre. Il n'était pas douteux qu'il fût aidé par des mains criminelles, car à tout instant éclataient de nouveaux incendies, même à une grande distance du foyer principal. Des collines où s'édifiait la ville, les flammes, ainsi que les vagues de la mer, refluaient vers les vallées où se dressaient en nombre les bâtisses de cinq ou six étages, sur les rues bordées de baraques et de boutiques, d'amphithéâtres mobiles en planches édifiés au hasard de spectacles divers, de magasins de bois, d'huile, de blé, de noix, de pommes de pin, dont la graine servait de nourriture aux indigents, et de vêtements qu'à certains moments les Césars distribuaient à la plèbe qui nichait dans les ruelles étroites. Et là, l'incendie, trouvant un aliment dans les matières inflammables, se transformait en une série d'explosions successives et, avec une rapidité inouïe, enveloppait des rues entières. Les gens qui campaient hors de

la ville et ceux qui s'étaient installés sur les aqueducs reconnaissaient, à la coloration des flammes, la nature du combustible. Des trombes d'air faisaient jaillir du gouffre des milliers de coquilles incandescentes de noix et d'amandes, projetées vers le ciel ainsi que des papillons lumineux et qui éclataient en crépitant, ou, poussées par le vent, tombaient sur de nouveaux quartiers, sur les aqueducs ou sur les champs qui entouraient la ville. Toute idée de salut semblait insensée. La confusion croissait d'heure en heure et, tandis que la population de Rome fuyait par toutes les portes, les gens des environs, habitants des bourgs, paysans et bergers à demi sauvages de la Campanie, se ruaient, alléchés par l'incendie et séduits par l'espoir du butin.

Le cri : « Rome brûle ! » se répercutait sans arrêt dans la foule. Or, la ruine de la ville semblait être alors la fin de sa puissance et la disparition de tous les liens groupant ces peuples nombreux en une seule nation. La foule, composée en majeure partie d'esclaves et d'étrangers, n'était pas intéressée à la domination romaine : au contraire, la catastrophe pouvait la libérer de ses entraves et déjà, çà et là, elle prenait une attitude menaçante. Partout régnaient le pillage et la violence. Il semblait que seul le spectacle de la ville en feu retardât le carnage. Des centaines de milliers d'esclaves, oubliant que Rome ne possédait pas seulement des temples et des murs, mais encore près de cinquante légions de par le monde, semblaient n'attendre qu'un signal et un chef ; on chuchotait le nom de Spartacus, mais aucun Spartacus ne se présentait. En revanche, les citoyens romains se groupaient et s'armaient de tout ce qu'ils trouvaient.

Les plus fantastiques rumeurs circulaient. D'aucuns affirmaient que Vulcain, sur l'ordre de Zeus, avait déchaîné les flammes souterraines ; d'autres que Vesta vengeait l'outrage fait à Rubria ; d'autres encore, négligeant de sauver leurs biens, assiégeaient les temples et invoquaient les dieux. Mais la plupart répétaient que c'était César qui avait donné l'ordre d'incendier Rome pour se délivrer des odeurs incommodantes de Suburre, et aussi pour faire place nette à une cité nouvelle qui s'appellerait Néronia. À cette idée, la foule devenait furieuse et si, comme le pensait Vinicius, il s'était trouvé un chef pour profiter de cette explosion de colère, les derniers moments de Néron fussent arrivés quelques années plus tôt.

On disait aussi que César était devenu fou, qu'il prescrivait aux prétoriens et aux gladiateurs d'attaquer le peuple et d'organiser un carnage général. Certains juraient leurs grands dieux qu'Ahénobarbe avait fait lâcher les bêtes de tous les *vivaria*, que les rues étaient pleines de lions aux crinières en feu, d'éléphants fous d'épouvante, et de bisons qui écrasaient les hommes par dizaines ; racontars qui contenaient une part de vérité, car, en plusieurs endroits, les éléphants, pour échapper à l'incendie, avaient démolé les *vivaria* et, libres, se ruèrent comme une trombe, anéantissant tout sur leur passage.

La rumeur publique affirmait que plus de dix mille personnes avaient péri dans les flammes. Les victimes étaient, en effet, nombreuses. Il en est qui, ayant perdu leurs biens ou des êtres chers, se précipitaient volontairement dans le feu. D'autres étaient asphyxiés par la fumée. Au milieu de la ville, entre le Capitole d'un côté, le Quirinal, le Viminal et l'Esquilin de l'autre, ainsi qu'entre le Palatin et la colline de Cælius, où se trouvaient les rues les plus peuplées, l'incendie avait éclaté sur tant de points à la fois que les fuyards, quelque direction qu'ils prissent, trouvaient toujours devant eux un mur de flammes et périssaient d'une mort horrible dans ce déluge de feu.

Dans le désarroi général, on ne savait plus où fuir. Les voies étaient encombrées de meubles et de toutes sortes d'ustensiles, et même complètement barrées dans les passages étroits. Ceux qui avaient cherché un refuge sur les marchés et les places, ou aux abords du temple de la Terre, du portique de Silvia et, plus haut, près des temples de Junon et de Lucine, ou encore entre le Clivus Vibrius et l'ancienne porte Esquiline, s'étaient trouvés cernés par le feu et avaient péri, étouffés par la chaleur. Là où n'avait pu atteindre la flamme, on trouva plus tard des centaines de cadavres carbonisés, bien que les malheureux, pour se protéger contre la chaleur, eussent ôté les dalles et se fussent enfouis dans le sol. L'incendie n'avait épargné presque aucune des familles habitant le centre ; aussi entendait-on à toutes les portes et sur tous les chemins les cris de désespoir des femmes appelant les êtres chers demeurés dans le brasier ou écrasés par la foule.

Tandis que les uns imploraient la miséricorde des dieux, d'autres vomissaient contre eux des imprécations. Des vieillards

décrépits tendaient les mains vers le temple de Jupiter Libérateur, en s'écriant : « Si tu es le Libérateur, sauve donc ton autel et ta Ville ! » La rage se tournait surtout contre les anciennes divinités romaines qui, aux yeux du peuple, avaient plus particulièrement le devoir de veiller sur la ville. Elles se manifestaient impuissantes et on les injurait. En revanche, quand, sur la Via Asinaria, parut un cortège de prêtres égyptiens qui transportaient la statue d'Isis sauvée du temple qui se trouvait non loin de la porte Cælimontane, la foule s'attela au char, le traîna jusqu'à la porte Appienne et installa la statue dans le temple de Mars, après avoir malmené les prêtres qui avaient osé lui résister. Ailleurs, on invoquait Sérapis, Baal ou Jéhovah, dont les fidèles, sortis des ruelles de Suburre et du Transtevère, emplissaient de leurs clameurs la campagne suburbaine et célébraient ainsi leur triomphe ; aussi, quand certains citoyens se mêlaient aux chœurs afin de glorifier le « Maître de l'univers », les autres s'indignaient de ces cris de joie et cherchaient à les faire taire de force.

Çà et là s'élevaient des psaumes chantés par des vieillards, des hommes faits, des femmes et des enfants ; hymnes inaccoutumés, solennels, dont le sens restait obscur, et où sans cesse revenaient ces paroles : « Voici que s'approche le Juge, au jour de la colère et du désastre. » Et, telle une mer démontée, cette foule mobile et toujours en éveil entourait la cité embrasée.

Mais ni le désespoir, ni les blasphèmes, ni les hymnes, rien n'y faisait. Le fléau semblait incoercible, complet, inexorable – telle la Destinée. Près de l'amphithéâtre de Pompée prirent feu des magasins de chanvre et de cordages, dont il se faisait une grande consommation au cirque, dans les arènes, et pour quantité de machines employées dans les jeux. En même temps l'incendie alluma les entrepôts du goudron qui servait à enduire les cordages. Durant plusieurs heures, toute cette partie de la ville derrière laquelle s'étendait le Champ de Mars fut illuminée d'une clarté si blanche que les spectateurs, à demi pâmés d'épouvante, se demandaient si, dans le désastre universel, les jours et les nuits ne s'étaient pas confondus, et si leurs yeux ne contemplaient pas la lumière du soleil ; mais ensuite un même et uniforme flamboiement sanglant triompha de toutes les autres colorations. De l'océan de feu jaillissaient vers le ciel de gigantesques fontaines et

des pylônes incandescents, vite épanouis en gerbes et en panaches que le vent saisissait, effilochait et entraînait, dorés d'étincelles et emportés par-dessus la campagne, au loin, vers les monts Albains. La nuit était de plus en plus claire, l'air semblait saturé non seulement de lumière, mais de flamme. Le Tibre roulait des vagues de feu et la malheureuse ville n'était plus qu'un enfer. Le fléau s'étendait de plus en plus, prenait d'assaut les hauteurs, s'épandait par la plaine, submergeait les vallées, furieux, crépitant, roulant en tonnerre.